

Par Hasard...

Tout était en ordre. Le ménage avait été fait de fond en comble. La vaisselle essuyée et rangée. Le linge repassé, plié et déposé dans la grande armoire de la chambre. Chaque bibelot dépoussiéré était à sa place exact sur les étagères du salon. Le sol de la cuisine brillait comme un miroir et la moquette du salon avait retrouvé une seconde jeunesse après le nettoyage qu'elle venait de subir. Les vitres étaient tellement propres qu'on aurait pu se demander s'il y en avait !

Même la corde qu'il avait accrochée à la poutre du salon était neuve et de première qualité. Le nœud coulant qu'il passerait autour de son cou avait été préparé avec soin. Il était allé surfer sur Internet pour apprendre à fabriquer un nœud coulant efficace. Un de ceux qui ne se défait pas quand on se le passe autour de la tête. Un de ceux qui vous emmène, sans retour possible, vers le père éternel ou dans un trou au cimetière selon vos croyances !

Paul Munier, quarante-huit ans avait décidé en toute âme et conscience d'en finir avec la vie. Sa décision finale était le fruit de six mois de réflexions intenses, mûrement pesées et soupesées. Ce n'était pas un acte irréfléchi mais plutôt un aboutissement, une suite logique à sa vie. Pourquoi la pendaison ? Aucune idée. Cela lui était venu comme ça et quand Paul prenait une décision, il ne changeait plus d'avis.

Célibataire sans enfants, Paul n'était pas un vieux garçon. Il avait régulièrement des petites amies qui restaient plus ou moins longtemps selon l'histoire.

Il travaillait dans un bureau d'étude, avait un poste à responsabilité et gagnait bien sa vie. Fils unique ses

parents étaient morts quelques années auparavant. Sa mère d'abord puis son père quelques mois plus tard.

« C'est malheureusement la vie avait-il dit le jour des obsèques. »

La vie ! Sa vie ! Il l'estimait grotesque et inutile donc pourquoi la prolonger ?

Bien, tout était en ordre et chaque chose à sa place. Paul n'aurait pas supporté de partir en laissant la maison en désordre ! Tout le monde serait surpris de cette mort violente et inattendu. Personne n'aurait pu imaginer que Paul Mounier puisse un jour se suicider.

Ne laissant aucune lettre ni aucun message, les gens auraient tout loisir d'inventer l'histoire qui collerait le mieux avec l'image qu'ils avaient de Paul Mounier !

Il embrassa une dernière fois du regard son grand salon qui communiquait avec une cuisine à l'américaine et se dirigea vers le tabouret situé sous la corde accroché à la poutre. Paul monta sur le tabouret et passa le nœud coulant autour de son coup. Bizarrement il n'était pas nerveux, presque soulager que cette vie monotone et sans but s'arrête. Finalement ce n'était qu'un mauvais moment à passer pour ensuite se reposer pour l'éternité.

Il avança son pied pour sauter du tabouret. « Allez, le dernier pas se dit-il ! »

La sonnette de la porte d'entrée retentit et sortit Paul de son délire.

« Mince, pas moyen d'être tranquille le jour de sa mort pensa-t-il ! »

La sonnette retentit de nouveau, insistante. Paul décida de ne pas y faire attention. Qui que ce fût, il finirait par s'en aller. De toute façon Paul n'attendait personne en particulier. Mais la sonnette se faisait de plus en plus insistante et la personne non contente de

sonner comme un fou s'était mis en plus à frapper à la porte. Paul se décida à défaire le nœud coulant de son cou et descendit de son tabouret pour aller ouvrir et se débarrasser de cet empêcheur de tourner en rond une bonne fois pour toute ! Ce n'était qu'un fâcheux contre-temps, rien ne l'empêcherai de se suicider aujourd'hui !

Il ouvrit la porte et la sonnette cessa aussitôt. Devant lui se tenait un homme dont Paul eu du mal à situer l'âge. C'était très étrange, on aurait pu lui donner une cinquantaine d'années et l'instant d'après il en paraissait à peine trente. Paul mis ce fait sur son état d'esprit du moment. L'homme portait un costume noir sans cravate. Ses chaussures noires également étaient bien cirées, le genre de détail qui n'échappait pas à Paul. L'individu tenait un porte documents noir sous le bras. Ses cheveux noirs eux aussi étaient plaqués vers l'arrière de sa tête, maintenus ainsi grâce à du gel ou de la laque. Il n'était pas très grand, assez mince et son visage fin affichait un sourire franc et sincère. Il émanait de cet inconnu une impression de sérénité et de tranquillité.

Paul entama la conversation d'une manière froide et peu amicale, pour faire comprendre à ce briseur de suicide qu'il n'était pas le bienvenu dans cette maison et que dès son départ, rapide, Paul retournerait à son œuvre morbide !

- Oui ? Qu'est-ce que vous voulez ?

Le ton glaciale de Paul aurait suffi à décourager n'importe quel humain, même le plus enthousiaste de cette planète. Au lieu de s'enfuir de cette maison l'homme sourit de plus belle et fit un pas vers l'intérieur de la demeure.

- Monsieur Mounier ? Paul Mounier ?

- Oui, c'est moi, qu'est-ce que vous voulez à la fin ?
- Je représente un cabinet de gestion de biens immobiliers, j'étais à votre recherche depuis pas mal de temps. Puis-je entrer deux minutes, ce ne sera pas long.
- Ecoutez, ce n'est pas le moment, je n'ai pas de temps à vous consacrer. Repasser la semaine prochaine j'aurai plus de temps. L'éternité pensa-t-il ! Au lieu de rester sur le pas de la porte comme l'aurait fait n'importe qui, l'homme passa entre la porte et Paul et se glissa à l'intérieur de l'entrée.
- Je comprends, je n'en ai pas pour longtemps, croyez moi sur paroles monsieur Mounier.
- L'inconnu se tourna vers l'intérieur de la maison et découvrit la corde qui pendait à la poutre au milieu du salon. Paul ne fit aucun effort pour expliquer cette macabre mise en scène. Au contraire, il pensait que l'homme prendrait peur et s'enfuirait en courant comme l'aurait fait n'importe qui de sensé. Au lieu de ça l'inconnu s'avança vers la corde et siffla d'admiration.
- Pff, dites donc, c'est un sacré beau nœud coulant que vous avez fait là ! Je comprends quand vous me dites que je vous ai dérangé ! Il sourit de plus belle.
- Décidément cet homme agaçait Paul. Son comportement n'était pas normal, c'était le comportement d'un fou.
- Comme on dit, quel heureux hasard que je sois passé chez vous à ce moment là ! Deux minutes plus tard et vous n'auriez pas pu m'ouvrir la porte ! L'inconnu rigola de toutes ses dents.
- Bon revenons à notre affaire, cher monsieur Mounier.

Paul n'en croyait pas ses oreilles. Cet homme débarque chez lui, voit qu'il va se pendre et comme si de rien n'était continue de lui exposer le pourquoi de sa venue sans essayer de comprendre pourquoi son interlocuteur veut se suicider ! « Le monde tourne à l'envers pensa Paul. »

- Effectivement répondit Paul, alors faites vite j'ai des choses à faire comme vous venez de le souligner.

Le cynisme de la phrase ne démonta pas plus que ça notre inconnu qui ouvrit sa serviette et en sortit un document.

- Voilà, cher monsieur Mounier, votre père Marcel Mounier avait, ou du moins possédait un terrain dans la région de Nantes. Vous êtes au courant ?

Paul essaya de rassembler ses souvenirs. Deux minutes auparavant il était sur le point de se pendre et maintenant il devait se souvenir des biens que possédaient ses parents.

- Oui, c'est possible, mes parents avaient de la famille dans cette région. Et alors quoi ? Tout a été réglé par mon notaire à la mort de mon père.

- Oui, nous savons, c'est maître Duclos qui a réglé les droits de successions.

- Donc tout est en ordre s'énerva Paul !

- Non, pas tout monsieur Mounier. Il reste ce fameux terrain qui a échappé à maître Duclos. D'où ma venue. Voyez vous, votre père avait fait don par écrit de ce terrain à une œuvre caritative dont je gère les intérêts. Et nous ne pouvons bénéficier de ce terrain sans votre signature qui confirmerait le don de votre père pour cette association.

Paul avait l'esprit embrumé. Il fallait régler cette affaire au plus vite et en finir une bonne fois pour toute.

- Bien, donnez moi ce papier que je le signe et que vous puissiez enfin me laisser tranquille !

- Voilà, sourit l'homme, c'est que je n'ai pas ce papier sur moi, il est chez maître Fournier à Nantes. Il faudrait vous déplacer pour le signer.

- Mais je n'ai pas l'intention d'aller à Nantes cher monsieur, je vais au ciel voilà où je vais s'énerver Paul !

- Oui, je vois ça mais si vous pouviez décaler votre départ pour l'au-delà de quelques heures vous feriez des heureux. Ce terrain est destiné à accueillir un refuge pour nos amis à quatre pattes. Chiens, chats, etc... Les frais de déplacement sont à notre charge. Vous allez là-bas, vous signez le papier, vous revenez et vous vous pendez tranquillement. Les billets de trains sont en première classe !

- Je ne sais pas, je... Ecoutez, il faut que j'y réfléchisse.

- Très bien monsieur Mounier, je vous laisse ma carte au cas où il y ait un problème, n'hésitez pas à me contacter. Voici également les billets de trains aller retour. Votre train part dans une heure et demie. Quarante minutes pour aller à Nantes. Une heure pour signer le papier et quarante minutes pour revenir, vous pourrez vous pendre dans deux heures et demi, trois maximum. Voilà cher monsieur Mounier, encore une fois excusez moi de vous avoir dérangé, mais c'est pour la bonne cause, adieu monsieur Mounier.

L'homme sourit encore une fois de toutes ses dents, se dirigea vers la porte d'entrée, sortit sur le trottoir puis disparu au coin de la rue.

Paul était planté dans l'entrée de sa maison ne sachant quoi faire. Il glissa machinalement la carte de

l'inconnu dans sa poche et regarda ses billets de train puis la corde et le tabouret.

Il n'avait pas du tout envie de se rendre à Nantes, mais son côté maniaque de l'ordre lui ordonna de se rendre chez ce notaire signer ce fameux papier. Une fois cette affaire réglée, plus rien ne pourrait l'empêcher de se supprimer. Il l'avait décidé et rien ne le ferait changer d'avis. C'était juste un contre temps ! Il enfila son manteau et prit un taxi jusqu'à la gare. Le train le déposa sur le quai de la gare de Nantes et un autre taxi l'emporta chez maître Fournier.

Celui-ci fut très surpris de cette visite et lui expliqua que tout avait été réglé à la mort de son père. Que le terrain avait effectivement été légué pour accueillir un refuge pour les animaux. Il devait y avoir eu erreur, on l'avait fait déplacer pour rien. Maître Fournier était désolé. Il raccompagna Paul jusqu'à la porte d'entrée.

Dans le taxi qui le ramenait vers la gare et vers son triste destin, Paul sortit le papier que lui avait remis maître Fournier. Une adresse était écrite dessus.

- Excusez moi monsieur dit-il au chauffeur. Pouvez vous changer de direction, oubliez la gare et conduisez moi 344 route de Brimasse s'il vous plaît.

- Pas de problème, je connais bien cette adresse, c'est là que j'ai pris mon chien.

- C'est un chenil ?

- C'était un chenil, enfin je veux dire...

- Qu'est-ce que vous voulez dire ?

- La pauvre femme qui tient ça, elle ne s'en sort pas, c'est la faillite. Pourtant elle donne tout ce qu'elle a pour ces bestioles. Ils vont fermer et tout raser, ils vont monter une usine de je sais pas trop quoi à la place.

Paul ne dit plus rien jusqu'à l'arrivée au refuge. Il paya le taxi et entra dans le bureau à l'entrée du chenil. Une femme d'une cinquantaine d'année était penchée sur son bureau, une calculatrice dans une main et un stylo dans l'autre. Elle avait les cheveux en bataille et portait une salopette en jean bleue. Des chats dormaient sur le comptoir. Ils regardèrent Paul d'un air méprisant. La femme releva la tête et regarda Paul dans les yeux.

- Bonjour monsieur, je peux vous aider ?

Sa voix était douce et harmonieuse. Son regard transperça celui de Paul qui pour la première fois de sa vie fût paralysé, incapable de prononcer le moindre mot cohérent.

- Monsieur ? Je peux vous aider ? Ça ne va pas ? Ho ho !

- Pardon, je suis, comment. C'est que je...

La femme se mit à rire doucement, gentiment sans moquerie.

- Excusez mon rire, je ne voulais pas vous mettre mal à l'aise mais je n'ai rien compris de ce que vous venez de dire. Vous souhaitez adopter un animal peut-être ?

Paul se ressaisit et son côté organisé reprit le dessus.

- Non, pardonnez moi, je ne veux pas d'animal, je ne pourrais pas m'en occuper.

- Ha, bon, vous ne les aimez pas ?

- Et bien, je ne sais pas !

Cette réponse la fit rire une nouvelle fois. Étrangement il aimait son rire.

- Comment peut on ne pas savoir si on aime les animaux ? Voilà une curieuse réponse.

- En tout cas je ne leur fais pas de mal, mais je ne pourrais pas m'occuper d'un animal en ce moment.

- Pour quelle raison ? Si ce n'est pas trop indiscret ?

- Parce que je dois partir quelques part, loin. J'étais juste passé pour voir votre refuge. En fait c'est mon père qui possédait ce terrain. Je ne faisais que passer, je dois repartir maintenant.

- Votre père ! Il nous a légué ce terrain il y a longtemps. Je ne le remercierai jamais assez. Mais je dois vous avouer que les affaires ne marchent pas terriblement, je dois vendre le terrain pour payer les dettes et aller m'installer dans la zone industrielle. Quel dommage de ne pas pouvoir rester à la campagne.

- Bien, je vous remercie de m'avoir reçu si gentiment mais je dois partir maintenant.

- Attendez, pourquoi êtes-vous venu ?

- je ne sais pas, je devais signer les papiers de la succession du terrain pour qu'il soit entièrement à vous, mais visiblement ils m'on fait venir pour rien.

- Je ne comprends pas, tout est en ordre depuis le décès de votre père, j'ai la copie d'acte de propriété quelque part, vous désirez que je vous la montre ?

- Non, ne vous dérangez pas, le principal c'est que ce terrain soit à vous.

- Mais qui vous a fait venir ? Maître Fournier ?

- Non, un homme que je ne connais pas, d'ailleurs il ne m'a même pas dit son nom.

En prononçant cette phrase, Paul se souvint que cet inconnu lui avait donné sa carte. Il fouilla dans la poche de son pantalon et mis la main dessus.

- Il m'a laissé sa carte, tenez !

La femme saisit la carte de visite et lu le nom qui était marqué dessus.

- Vous dites qu'il représentait quelle société ?

- Je ne sais plus, gestion immobilière il me semble.

Paul était fatigué, il n'avait qu'une envie rentrer chez lui et en finir.

- C'est étrange ? Dit la femme.
- Qu'est-ce qui est étrange demanda Paul qui déjà se dirigeait vers la porte de sortie ?
- Il y a marqué « Franck Azzard / Relation publique ». Ça n'a rien à voir avec la gestion immobilière !
Paul qui s'était arrêté pour écouter la femme allait sortir.
- Ce n'est pas grave, le principal c'est que le terrain soit bien à vous. Je dois partir, au revoir.
- Vous voulez prendre un café avec moi, j'en ai bien besoin ?
Etrangement Paul répondit instantanément « Oui, si vous voulez ! » Comme si ce n'était pas lui qui avait répondu mais quelqu'un d'autre à travers sa bouche.
- Parfait dit la femme en souriant, venez vous asseoir, je vais préparer le café. Au fait vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi vous étiez venu au refuge. Chez Maître Fournier, je sais, mais au refuge pourquoi être venu ?
Assis sur sa chaise, enveloppé dans son manteau d'hiver, les yeux dans le brouillard, Paul répondit machinalement :
- Je ne sais pas, le hasard je crois !
Paul Mounier ne repartit jamais. Il vendit sa maison et paya les dettes du refuge. Il travailla avec Sandrine qui l'épousa quelques années plus tard.

De l'autre côté de la terre, dans un immeuble chic de New-York, un homme pas très grand, mince, les cheveux noirs, vêtu d'un costume noir, un porte documents noir sous le bras sonnait à la porte d'un appartement cossu .

Sellig